Anniversaire du 5 mai. — Les républicains fêtent leur victoire sur les Français. — Réflexions sur le combat du 5 mai 1862, devant Puebla. — Encoreţun assaut des républicains. — Nouveaux moyens employés par les assiégeants pour prendre la place. — Feux d'artillerie. — Accidents. Deux femmes. — Dangers courus par l'Empereur.

Le 5 mai, comme nous nous y attendions, les assiégeants célébrèrent l'anniversaire de leur succès de Puebla sur le petit corps expéditionnaire français commandé par le général Lorencez. Les artilleurs républicains tirèrent une salve dont les maisons de la ville ressentirent les effets. Toute la journée, les musiques et les clairons résonnèrent chez nos ennemis. Nous entendions leurs vivas et leurs cris de : « Mueran los traidores ! » Leurs tirailleurs, qui s'étaient avancés très-près du Panthéon, nous lançaient mille vociférations et nous prophétisaient un assaut prochain suivi d'une exécution en masse. Nous dédaignâmes d'y répondre.

Cependant, quelques soldats du bataillon de l'Empereur leur envoyaient de bonnes réparties, tolérées par les officiers, lorsque leur commandant arriva et les fit taire, en disant que tous ces cris et toutes ces fanfaronnades étaient le propre des gardes civiques et des guerilleros.

Durant tout le jour, il ne fut question entre nous que du combat du 5 mai 1862 devant Puebla.

Les Mexicains en général, et les républicains enparticulier, montrent une certaine exaltation, en parlant du seul avantage important qu'ils ont obtenu sur les Français.

Ces derniers rejettent la cause de leur échec sur les renseignements incomplets que leur avait données le général Almonte, et parlent avec dédain de leur prétendue défaite. Comme de coutume, ni les uns ni les autres ne veulent convenir de la vérité, ou exagèrent l'importance des résultats.

Chaque fois que l'occasion de parler del 5 de Mayo, se présentait, ma qualité de français rendait ma position très-difficile, malgré ma complète impartialité. Singulier combat en effet que celui qui eut lieu devant Puebla le 5 mai 1862; jamais peut-être durant tout le cours de l'expédition, les troupes françaises ne montrèrent autant de valeur que ce jour-là. Cependant

leurs efforts furent stériles. La retraite devint nécessaire; le général Lorencez la fit d'une manière admirable. Cette retraite fit entrer l'Intervention dans une phase nouvelle.

Qui doit-on accuser de ce malheur?

Personne! pas même le général Lorencez, qui fit son devoir. L'origine de ce malheur remonte à notre impardonnable présomption, à nos mesures plus qu'impolitiques.

On arriva devant Puebla, croyant n'avoir qu'à se présenter et monter à l'assaut. Le général Lorencez négligea, et peut-être moins que ne l'aurait fait tout autre chef français, de prendre les précautions ordinaires. L'assaut fut tenté; il ne réussit point. Nos pertes furent cruelles. Quant à la conduite des troupes françaises, je n'ai pas besoin de dire ce qu'elle fut. Les Juaristes, plus impartiaux que nous-mêmes, leur ont rendu justice. Elles étaient montées à l'assaut de Guadalupe et de Loreto dans la croyance généralement répandue que les libéraux ne les attendraient pas. Mais ceux-ci avaient concentré dans ces deux forts des troupes commandées par le brave général Negrete, ancien officier supérieur de l'armée de ligne. Les Juaristes étaient faiblement organisés; cependant parmi eux se trouvaient nombre de jeunes gens exaltés et de soldats expérimentés, dans l'esprit desquels on avait défiguré les intentions de la France, et qui croyaient combattre pour l'indépendance de leur pays. Ils se défendirent vaillamment, protégés du reste par une position très-forte. Nos soldats virent, avec une espèce d'étonnement, que les balles des républicains tuaient ceux qu'elles touchaient bien, et que les boulets envoyés par les forts de Guadalupe et de Loreto broyaient ceux qu'ils atteignaient jusqu'au milieu de l'état-major du général Lorencez. Les zouaves et les chasseurs à pied payèrent bien cher la présomption de chefs vaillants, sans doute, mais ignorants sur les choses du pays où ils opéraient.

Le monde fut surpris de voir les Français échouer quelque part. Aux États-Unis et dans certains autres pays, on crut voir la France humiliée dans son orgueil militaire, et l'on s'en réjouit. En France, on en fut stupéfait. Effectivement on n'avait point vu de troupes nationales réellement vaincues depuis Waterloo.

On s'apprêta à venger l'échec de Puebla, en allant à Mexico, comme on avait vengé l'échec de Pei-Ho en Chine, en allant à Pékin.

L'échec du 5 mai fut donc la cause de l'envoi

du maréchal Forey avec des renforts s'élevant à environ 30,000 hommes.

Sans le 5 mai, peut-être un arrangement auraitil pu avoir lieu entre Juarez et le gouvernement français. Mais, après ce malheureux combat, cela devint impossible. Le maréchal Forey prit Puebla et Juarez dut évacuer Mexico, où il ne rentra que cinq ans plus tard.

Au Mexique, on fut étonné de cette victoire inespérée. Juarez sut en tirer un immense profit. Il s'en servit pour flatter avec succès l'orgueil national, rallier les indécis et gagna toute une année pour fortifier Puebla et former l'armée qui défendit honorablement cette place.

L'anniversaire du 5 mai est célébré avec enthousiasme par les républicains. Ceux-ci savent parfaitement qu'ils doivent leur victoire autant au hasard qu'à eux-mêmes; mais ils ne veulent pas plus en convenir, que les Français ne veulent admettre leur présomption. Au général en chef des républicains Zaragoza, qui mourut de la fièvre quelques mois plus tard, revint, selon leurs termes pompeux, l'honneur de la victoire sur les vainqueurs de Sébastopol, de Magenta et de Solferino, quoique, cependant, il n'y ait pas un homme impartial qui ne déclare que tout l'avantage du combat est dù au général Negrete, commandant les forces enfermées dans le fort de Guadalupe, où eut lieu la principale résistance.

A Queretaro, l'anniversaire du 5 mai fut célébré par les assiégeants, avec force cris, libations et autres marques d'enthousiasme de parti. Toute la journée nous attendîmes vainement une attaque générale.

Mais, vers huit heures du soir, un feu violent éclata sur notre ligne du Nord. C'était l'ennemi qui tentait encore un assaut.

De mon poste, dans le jardin de la Cruz, je dominais, ainsi que quelques autres, ce combat de nuit. Des centaines d'éclairs partaient de nos lignes et des batteries ennemies. De tous côtés s'élevaient dans l'espace des fusées de toutes couleurs, signaux mystérieux qui pouvaient renfermer notre perte. C'était avec angoisse que nous croyions apercevoir le feu des nôtres se replier vers l'intérieur de la ville, tandis que celui de nos adversaires se rapprochait. Nous craignions qu'à la faveur d'un furieux élan, les républicains, surexcités par l'ivresse et l'enthousiasme, ne parvinssent à entrer de ce côté. Il n'en fut rien heureusement; ils échouèrent encore. A dix heures du soir, le feu était apaisé.

A partir du 5 mai, les assiégeants, comprenant qu'ils ne pourraient enlever la place de vive force et connaissant notre poignante situation, renoncèrent à tenter de nouvelles attaques. Ils se contentèrent de resserrer encore le siége, calculant bien qu'ils nous prendraient par la famine, si quelque vigoureuse sortie ne nous permettait pas d'évacuer Queretaro. Pour prévenir ce dernier cas, Escobedo établit un télégraphe mettant son quartier-général en rapports avec tous les points de ses lignes. Ce télégraphe l'avertissait de nos moindres mouvements.

Les républicains nous inquiétèrent aussi par un feu peu nourri, mais continuel, qui causa de nombreux malheurs chez les habitants paisibles : une femme fut mise en pièces par un obus qui la surprit dans son lit.

Beaucoup d'accidents de ce genre survenaient chaque jour; car, moins que nous encore, la population n'était préparée au siége.

Je me souviendrai toujours d'une affreuse scène dont je fus témoin dans une des rues qui conduisent à la Cruz.

Une batterie ennemie, située au pied de l'aqueduc, tirait sur nos soldats du génie travaillant à la gauche du Couvent; lorsque ses boulets ne s'amortissaient pas contre les travaux qu'on élevait, ils ricochaient et enfilaient la rue dont je viens de parler, rue que je parcourais aussi rapidement que les jarrets de mon cheval pouvaient me le permettre.

Plusieurs de ces pauvres femmes, appelées soldaderas, couraient porter à manger à leurs maris casernés au quartier-général.

Tout à coup j'entends un boulet arriver comme la foudre, en siffant plus terriblement que les autres, et deux des malheureuses femmes tombent mutilées. Je m'approchai. Une avait la jambe gauche broyée, l'autre avait reçu à l'épaule le même boulet qui venait de ricocher. La première était sans connaissance; la seconde me demanda un confesseur.

Je les fis transporter, sans perdre de temps, à l'hôpital, par quelques hommes du peuple réfugiés dans une maison voisine, et j'ignore ce qu'il advint d'elles.

« Ce n'est pas le plomb qui tue, c'est le destin qui fait mourir. »

J'eus plus d'une fois, à Queretaro, l'occasion de constater cette vérité.

L'officier payeur du bataillon d'Iturbide fut blessé gravement dans sa chambre, située au centre de la ville, tandis qu'il dressait un état de solde. Jamais on ne put deviner comment la balle qui le toucha était arrivée jusqu'à lui.

L'Empereur avait l'habitude de se promener chaque jour, vers quatre heures du soir, sur la place de la Cruz, avec quelques personnes honorées de sa confiance.

Les républicains en furent sans doute avertis par leurs espions, car, à plusieurs reprises et à l'heure susdite, ils lancèrent à cet endroit une quantité de projectiles. On obligea l'Empereur à changer le lieu et l'heure de ses promenades.

Une autre fois, l'Empereur montait sur la terrasse la plus élevée de la Cruz, pour observer un mouvement des républicains. L'éclat des uniformes de son état-major attira sans doute l'attention des artilleurs assiégeants, car ils ouvrirent immédiatement le feu sur lui. Un boulet vint tomber à ses côtés et s'enfonça dans un mur à quelques lignes de la tête du colonel Lopez, qui, pour notre malheur, ne fut pas tué ce jour-là.

Dans ces occasions, l'Empereur montrait une dignité dont on ne peut se faire idée. Si près de lui que passassent les projectiles, jamais il ne pressa le pas, jamais il ne fit un de ces mouvements instinctifs qui portent à se pencher du côté opposé à celui d'où vient la mort.

Moins heureux que Lopez, le colonel d'état-major Loaiza eut les deux pieds mutilés par un boulet. Il ne put supporter l'amputation, et la gangrène le tua au bout de deux jours.

Quelques jours après, le général Arellano fit amener au milieu de la Cruz un obusier de fort calibre pris aux républicains dans la sortie du 27 avril et sur lequel était écrit: « La Tempestad. »— « Ultima razon de las naciones. »— (La Tempête. — Dernier argument des nations.)

Un peloton de ma batterie fut appelé pour le servir.

Miramon arriva et se concerta avec le général Arellano en désignant, au nord-est, sur le flanc d'une montagne, une tente sur laquelle flottait un petit drapeau.

- « Ainsi, disait le général Arellano, tu es bien » sùr que c'est la tente d'Escobedo. »
- « C'est elle, j'en suis certain, répondait Mi» ramon; mes renseignements sont bons, et, si tu
 » pouvais distinguer les couleurs du fanion qui la
 » surmonte, tu le verrais toi-même. »

Là-dessus, le général Arellano fit pointer vers le point indiqué; après quelques coups, notre obusier, dirigé par le capitaine don Antonio Salgado, envoyait ses projectiles sur le quartier-général des assiégeants.

Les batteries républicaines ne nous voyaient pas, il est vrai, mais calculant notre position par la fumée blanche qui s'élevait du jardin et tirant par élévation, elles nous répondirent par une telle quantité de projectiles de toute espèce que l'on aurait dit une pluie d'aérolithes.

Une mule fut prise par un boulet qui lui entra par une cuisse et sortit par le crâne en l'enlevant ou plutôt la jetant contre un mur. La pauvre bête retomba les pates en l'air, littéralement ouverte en deux.

La batterie de l'aqueduc nous envoyait des boulets de gros calibres dont le terrible sifflement et la bonne direction oppressaient le cœur des plus braves. Je crus ma dernière heure venue. C'est alors que j'eus surtout l'occasion d'admirer Miramon: il s'était placé sur un monticule de pierres, et observait notre tir avec sénérité.

Mais continuer le feu c'était par trop tenter le sort; le général Arellano le fit suspendre.

On recommença le lendemain avec succès, car nous vîmes les tentes, que nous supposions abriter le quartier-général ennemi, reculer à une distance considérable de leur première place pour se mettre hors de notre portée.

Plus tard, étant prisonnier, j'appris qu'en effet Escobedo et son état-major, surpris et menacés par nos obus, étaient montés à cheval et avaient déguerpi.

Le 10 mai, eut lieu une distribution de récompenses, faite avec une certaine pompe militaire, au palais municipal de Queretaro. Grâce au général Arellano, l'artillerie, cette fois, ne fut pas oubliée.

Proposé pour la croix de la Guadalupe, j'eus l'insigne honneur de la recevoir des mains de l'Empereur. En me plaçant le ruban sur la poitrine, il me dit avec bonté:

«—Nous n'avons plus de croix; mais à l'arrivée » du général Marquez, vous viendrez me trouver; » je vous en remettrai une moi-même.»

A Mexico, le général Marquez distribua, dit-on, ces sortes de récompenses avec trop de profusion; mais, à Queretaro, l'Empereur Maximilien les donna avec plus de raison et de parcimonie.

Voulant mettre à profit quelques heures de congé, accordées par le commandant Salgado pour fêter mon nouveau titre, j'allai en ville avec un officier du bataillon de l'Empereur, qui se trouvait dans le même cas que moi.

Nous invitâmes quelques amis chez un restaurateur français (il y en a à Queretaro comme partout).

Prenant le maître à part, nous lui déclarâmes que la viande de cheval, n'avait, il est vrai, rien de désagréable, mais que, vu les circonstances, nous voulions quelque chose de plus digne de nos convives.

Il promit, moyennant un prix exorbitant, de nous satisfaire pleinement et, bientôt après, il apporta un morceau de chevreau relevé par une sauce inconnue, le tout d'une saveur étrange.

Un lieutenant de hussards autrichiens, gourmet et fin connaisseur, nous apprit que les chevreaux n'avaient point ce goût, et que, tous les animaux de cette espèce renfermés dans la ville étant mangés depuis longtemps: ce qu'on nous avait servi pour du chevreau n'était évidemment que du chien.

Le restaurateur, fortement interpellé sur l'authenticité de son chevreau, se trahit par des paroles ambiguës et embarassées. Malgré cela, l'appétit aidant, nous nous plaçâmes au-dessus des ridicules préjugés et nous nous occupions à continuer notre repas, lorsqu'un camarade, non invité et jaloux sans doute de nous voir faire si bonne chère, nous déclara avec conviction que cette

viande devait être très-malsaine, attendu qu'elle provenait de cette multitude de chiens vagabonds, qui suivent d'ordinaire les troupes mexicaines et qui, à ce moment de famine, ne vivaient qu'en dévorant les charognes abandonnées entre les lignes.

Ces paroles produisirent une réaction violente sur l'appétit de quelques-uns de nos convives, qui terminèrent en faisant la grimace. Cependant, je crus m'apercevoir que mon dernier interlocuteur jetait des regards d'envie sur le plat que, par son langage, il semblait tant dédaigner.

Avant de rentrer à la Cruz, j'allai voir le lieutenant-colonel Ceballos, du bataillon de l'Empereur, blessé grièvement le 3 mai et qu'on disait trèsmal.

Je trouvai le général Mendez au chevet du blessé, à côté duquel brûlait un cierge apporté par des mains pieuses.

Sur l'énergique figure bronzée du général Mendez coulaient des larmes silencieuses; je compris au premier coup d'œil : le lieutenant-colonel Ceballos venait de rendre sa belle àme. Ceballos était adoré de ses soldats et aimé de tous les officiers; ancien élève de l'école militaire de Chapultepec, il avait gagné ses grades à la pointe de son épée. Le général Mendez l'aimait comme un frère.

Ceballos, jeune encore, était un beau type militaire et réunissait à l'honneur de l'officier la valeur du soldat et la probité de l'administrateur. Depuis le commencement de sa belle carrière, il professait envers le général Mendez une amitié qui n'avait d'égale que son dévouement.

Il avait laissé à Morelia une *novia*, jeune personne distinguée, qu'il adorait en silence et dont il était digne.

Vers la fin du siége, les blessures se gangrénaient de suite. L'air vicié et l'extrême chaleur rendaient leurs guérisons très-difficiles. Le typhus vint encore augmenter le nombre de nos maux. La faim surtout devint intolérable. Mon ordonnance mourut du typhus; tous les matins je l'envoyais en ville avec un peu d'argent, et il savait me trouver quelques maigres provisions attendues avec impatience jusqu'au soir; mais enfin je mangeais à peu près régulièrement, et beaucoup de mes camarades n'en pouvaient faire autant.

Après la mort de ce brave garçon, je lui donnai un successeur, qui inaugura ses fonctions en m'obligeant à une diète de 36 heures. Il partit un beau matin et ne revint que le lendemain soir ; je crois que je lui aurais pardonné s'il m'avait apporté la moindre chose à dévorer; mais le drôle s'était enivré, et ne me rapportait que du mezcal, ignoble eau-de-vie du pays. Cette belle conduite obtint la récompense qu'elle méritait.

Vers le milieu du mois de mai, l'Empereur comprit que la situation était perdue. Il ne croyait point, ou plutôt ne voulait point croire, que le général Marquez avait été mis en déroute en marchant au secours de Puebla, qu'il était assiégé, lui aussi, dans Mexico, et que nous n'avions plus chance d'être secourus. Il résolut donc de périr avec gloire, mais, après avoir au moins tout essayé pour sauver le plus grand nombre possible de ses serviteurs, et celà promptement, car la famine devenait impossible à supporter plus longtemps.

On lui parla de capituler. Il fit mettre en prison celui qui osa faire des ouvertures à ce sujet. L'Empereur préférait la mort à l'humiliation de tomber vivant entre les mains des généraux de Juarez.

Le général Mejia offrit à l'Empereur de faciliter une sortie projetée, en levant et en armant rapidement les hommes du peuple, qui, sous son commandement, défendraient une partie de nos postes fortifiés, tandis que l'Empereur et les autres généraux feraient, avec les troupes rendues disponibles, une vigoureuse et dernière tentative. Cette proposition fut acceptée de suite par l'Empereur; mais, malgré son immense influence sur la population, le général Mejia ne put réunir que quelques centaines d'hommes. Le découragement était trop grand. On perdit trois jours.

Vivement contrarié de ce retard, et doutant de moins en moins de la déroute éprouvée par le général Marquez, l'Empereur résolut de tenter une sortie générale quand même, et confia à Miramon la mission de choisir le point le plus propice à sa réussite, eu égard au peu d'éléments qui restaient.

Le 14 mai, l'Empereur réunit autour de lui, dans un conseil de guerre, les généraux Miramon, Méjia, Castillo et Arellano. On y discuta et l'on y arrêta la sortie. Miramon seul connaissait le point par où nous devions partir, et il devait, selon son désir, abandonner la place le dernier.

VIII

Causes de la trahison du colonel Lopez. — La nuit du 14 au 15 mai. — Trahison du colonel Lopez. — Incidents étranges. — Prisonnier: — Les républicains, guidés par Lopez, pénètrent silencieusement dans le couvent de la Cruz. — On m'emmène à Pateo.

Dans les moments de péril qui précèdent de peu la chute d'une monarchie, comme lors du naufrage d'un navire, l'égoïsme, l'intérêt privé et l'esprit de conservation font bien vite naître la désobéissance, puis la défection. Beaucoup cherchent le salut, qu'ils désespèrent de trouver dans des efforts collectifs, au moyen d'efforts particuliers, en sacrifiant, s'il le faut, leurs compagnons et leurs chefs.

Telle fut la véritable origine de ces trahisons qui précédèrent les Cent-Jours, et dont les auteurs cherchèrent à se faire pardonner la honte après le débarquement de Napoléon à Cannes, pour les